

Témoignage personnel de Mr le Duc Gilles de Maillé.

**Historique de la reddition de la
Division ELSTER
au château de Châteauneuf-sur-Cher
Septembre 1944**

Châteauneuf-sur-Cher est un petit chef-lieu de canton d'environ 2000 habitants situé à une trentaine de km de Bourges. Il s'étale sur les deux rives du Cher et est dominé par la masse majestueuse du château, vieille forteresse féodale dont les fondations remontent aux environs du XI^{ème} siècle.

On aurait certes bien étonné les Castelneuviens il y a quelques années en leur prédisant que leur petite ville verrait la reddition d'une colonne allemande ; mais il semble qu'à notre époque, plus qu'à aucune autre, le vrai n'est pas vraisemblable.

Les premiers jours de septembre 1944, les rumeurs les plus diverses ne cessaient de circuler : des américains avaient été vus à Neung-sur-Beuvron en Sologne, à Vierzon et même à Bourges.

Toutes ces nouvelles diffusées par « Radio Trottoir » étaient comme souvent ni complètement vraies, ni complètement fausses.

Quelques jeeps appartenant à une formation française qui avait été parachutée en Bretagne, au mois d'août, circulaient dans le pays, faisant le coup de feu contre les convois qui, depuis dix jours, sillonnaient les routes remontant vers Nevers et Dijon.

Enfin le 6 septembre au soir, la ville est en grande agitation, cette fois, c'est sûr, l'armée Leclerc vient de faire son entrée à Bourges et ses avant-gardes sont à Levet, village situé à 10 km au nord de Châteauneuf. La nouvelle a été apportée par un médecin qui les a vus. Immédiatement on se prépare à dérouler les drapeaux que chacun a confectionnés et je prends rendez-vous avec un voisin pour le lendemain matin à 9h, pour aller à bicyclette à Bourges, voir la division Leclerc.

Le 7 au matin, je suis prêt à l'heure dite, ½ heure se passe, personne, je m'apprête à partir vers 9 h 1/2 pensant que mon ami a eu un empêchement quelconque. Soudain un bruit de motocyclette à la grille. Les enfants se précipitent en criant « voilà les Américains », c'était la tête de la colonne allemande qui arrivait.

Ce premier détachement motorisé était commandé par un colonel de la Luftwaffe qui arrivé le matin reparti le soir, dans la nuit.

A ce moment la bataille de France était presque terminée et cependant le colonel en prenant congé me dit « au revoir » comme je lui répondais « Adieu » il ajouta « je ne suis pas

de votre avis, nous traversons une mauvaise passe mais le dernier mot n'est pas dit » avec une conviction qui trahissait une évidente sincérité, semblant extraordinaire chez un homme qui étant donné son âge et son grade n'ignorait rien de la situation générale.

A peine parti, il fut remplacé par un deuxième élément de la colonne commandée par un colonel plutôt diplomate que militaire qui faisait partie de l'état-major de Von Ribbentrop !!!

Comme je lui demandais ce qu'il pensait des événements il eut cette réponse : « un vrai soldat est toujours optimiste... »

Cette colonne ne resta également que 24 h et partit dans la nuit du 8 au 9 septembre.

A peine étions nous couchés que nous entendîmes le 9 septembre à 2 h 1/2 du matin un tintamarre effroyable sous nos fenêtres. Nous nous levâmes et un petit lieutenant d'état-major se présente dont les premiers mots furent : j'ai à vous dire bien des choses de la part du Comte d'Ornano qui habite les environs de Châteauroux et chez qui nous étions logés jusqu'à hier soir. Sans commentaires....

C'était l'État-major du Général Elster qu'il fallait loger et ce n'était pas rien : 15 officiers, 50 chevaux, 200 voitures et au moins 1 500 hommes sans compter trois ou quatre mille hommes de troupe logés en ville.

Ainsi que nous l'apprîmes plus tard, cette division forte d'environ 18 000 hommes ne constituait pas une unité de combat. Elle était composée de toutes sortes de services qui occupaient le sud-ouest de la France et comprenait en outre un fort détachement d'Infanterie de marine, ainsi que des marins venus de Bordeaux et d'autre part.

Ils arrivaient de Bayonne en grande partie à pied, ayant en cours de route réquisitionné de nombreuses charrettes, tombereaux, petites voitures pour transporter leur impedimenta. Ces hommes étaient fatigués vraiment à bout de force pour l'infanterie.

A midi, le Général vint me faire visite. C'était une belle figure de soldat de l'ancienne armée : ancien commandant de brigade de chars en Russie, il avait été commandant de la subdivision de Dax et chargé de constituer une unité de marche groupant les éléments épars de la région.

Parlant couramment l'allemand, je pus m'entretenir librement avec lui. Après ¼ h de conversation consacrée aux banalités courantes, le Général mis en confiance me déclara : « je sais que je ne peux arriver en Allemagne mais mes hommes ne le savent pas, ils marchent depuis le 23 août, ils sont éreintés et je n'ai plus que quelques jours de vivres, de plus je ne veux pas les faire massacrer par l'aviation sur les routes (entre Châteauroux et Issoudun, la colonne avait été attaquée par l'aviation américaine qui lui avait fait subir des pertes sensibles.)

Si j'avais une division blindée, continua-t-il, j'essaierais de me frayer un passage, mais avec des unités composées de non combattants, je ne peux rien faire. Je dois conserver ces hommes pour l'Allemagne qui en a besoin, où ils ne rentreront qu'après la dure épreuve des camps de prison. Personnellement, étant en voiture, j'aurais eu le temps de passer, mais je ne veux pas les abandonner. »

Et il ajouta : « j'ai donc décidé d'abandonner la lutte, mais je ne veux me rendre qu'à des forces régulières et pas au maquis. » Je lui offris alors de m'entremettre pour faciliter ces négociations. En me remerciant il me répondit qu'elles avaient déjà été amorcées dans l'Indre et que cet après-midi il attendait la visite de deux personnes qu'il me priait de recevoir et de le faire prévenir dès qu'elles seraient là.

Il me demanda ensuite si j'avais pris des nouvelles, je lui montrai sur la carte les dernières villes dont la prise venait d'être annoncée, après réflexion il me dit : « Evidemment c'est impossible de passer, je n'ai pas le temps. »

Vers 17 h, entra dans le parc une voiture française contenant deux officiers en civil, l'un le capitaine A. du 2^{ème} bureau de l'Etat-major de l'armée et l'autre le capitaine M. des FFI de l'Indre ⁽¹⁾. En les introduisant auprès du Général, je leur fis part de ma conversation avec ce dernier, il fut décidé qu'ils reviendraient le lendemain. Ce fut à ce moment que je pus obtenir, bien que tout ne fut pas décidé, de la part de l'aviation américaine un délai de 24 h pour discuter la reddition, auparavant on avait accordé seulement 2 heures pour se rendre et, sans cette prolongation, toute notre petite ville aurait probablement été rasée.

Il semble que ce fut dans cette soirée que le Général mit son EM au courant, car l'arrivée de cette voiture avait suscité bien des commentaires et on sentait que ce qu'on appelle dans l'armée « les potins de cuisine » commençaient à circuler ferme. Son EM décida de se solidariser avec lui, seuls les marins furent parait-il très difficile à convaincre.

Vers 19 h, nouvelle agitation, on voit venir deux FFI, les yeux bandés, porteurs d'un drapeau blanc. Renseignements pris c'étaient deux émissaires envoyés pour négocier l'échange de quelques prisonniers.

La nuit fut calme et, dans la matinée du lendemain, nouvelle conversation avec le Général qui devant les objections de beaucoup de ses officiers hésitait à continuer les pourparlers. Comme il n'avait pas de poste de radio je lui apportais les nouvelles le plus souvent possible, lui montrant les progrès des armées qui refermaient la porte de la trouée de Belfort. Durant ces conversations je lui demandais s'il craignait beaucoup les attaques du maquis. Il me répondit que ce dernier le gênait certainement pour les liaisons et les voitures isolées, il ne craignait pas du tout pour ses colonnes, confirmant une fois de plus ce que le cours de l'histoire nous a déjà appris, c'est que la guérilla ne peut rien dès qu'elle s'attaque à des troupes organisées et encadrées.

On sentait très nettement que la cause de cette reddition était la terreur de l'aviation. C'était vraiment là une victoire morale de l'armée de l'air.

Il me demande, comme la veille, de recevoir les émissaires qui devaient revenir à la fin de l'après-midi. Vers 16h30, la même voiture arriva au château, elle contenait quatre personnes, les deux officiers français, un major anglais et un autre officier anglais, tous en civil.

Je les reçus et les introduisis auprès du Général, la discussion fut longue et il fut expliqué à ce dernier que maintenant que le principe de la reddition était décidé, c'était à lui de faire une démarche, les Alliés en ayant fait assez pour leur part. Il fallait donc qu'il se rende à

Issoudun à 30 km à l'ouest où se trouvait un général américain avec un détachement de liaison pour discuter les termes définitifs de la capitulation.

Pour protéger la voiture du Général pendant la route afin qu'il ne fut pas attaqué, les deux officiers français sortirent de la salle et se mirent en uniforme. C'était un spectacle curieux que de les voir arriver en tenue ainsi que les deux Anglais au milieu de tous les Allemands.

A la sortie de Châteauneuf les deux voitures allemandes s'arrêtèrent, le Général allemand monta dans la voiture française et se rendit à la sous-préfecture d'Issoudun où le Général américain l'attendait et où furent discutés les derniers détails de la reddition.

Le soir vers 22 h les deux voitures revinrent ramenant les deux Français et le Colonel French de l'état-major d'une division américaine, officier fort distingué, qui devait accompagner le Général jusqu'à la fin. Ainsi par un curieux hasard, j'avais sous mon toit, à la fois deux Officiers français, un Major anglais, un Colonel américain et un Général allemand avec son état-major.

Pendant la nuit du 10 au 11 ce dernier rédigea ses ordres de mouvement. Il était prévu que le groupement ferait route vers Orléans en trois étapes avec armes et bagages et se rendrait aux troupes américaines dans cette région. Le mouvement devait être simplement surveillé par l'aviation américaine.

Le 11 au matin, on remit au colonel French l'ordre de mouvement. J'aidais cet officier à le traduire, à le porter sur une de nos cartes car personne n'en avait de la région, pour l'envoyer à son état-major.

Dans ses conditions, le Général avait spécifié qu'il partirait immédiatement pour ne pas rester en contact avec ses troupes, c'est pourquoi alors que celles-ci ne commencèrent leur mouvement que le 12 septembre, le Général devait partir immédiatement pour Arçay, petite localité à 10 km de Châteauneuf qu'il devait quitter pour le lieu de sa captivité.

A 14 h, le Général demanda à prendre congé. Accompagné de son Chef d'état-major il se rendit au salon, salua et prononça d'une voix émue les paroles suivantes : « Monsieur, à l'heure la plus douloureuse de ma carrière, ce que comme officier vous comprenez certainement, vous me permettrez de vous remercier de la compréhension qu'en ces heures difficiles j'ai trouvé chez vous-même, les deux officiers français et le colonel américain. Je n'oublierai jamais ces heures tragiques et vous prie de transmettre mes paroles aux autres officiers.

Maintenant, j'ai une demande à vous faire, ce serait de me remettre une photographie du château en souvenir de l'endroit où s'est achevée ma carrière militaire. »

Ce qui fut fait, alors le Général s'inclina devant la Duchesse salua et partit.

Dans la cour le cortège se forma, en tête la voiture des deux Officiers français, puis celle du Général, la jeep du Colonel américain, puis les voitures de l'Etat-major et le cortège s'ébranla pour Arçay où la remise officielle des prisonniers devait avoir lieu.

Ce départ au milieu de tous ces hommes qui savaient que le Général partait pour la captivité et qu'eux allaient suivre formant une haie silencieuse, d'un silence lourd comme celui qui règne autour des tombes avait quelque chose de poignant et très émouvant.

La « Vae Victis » est toujours vraie. (*Malheur au vaincu*)

Le surlendemain seulement les troupes firent mouvement et, triomphe de la discipline, les unités cirées et astiquées partirent en ordre pour les camps de prisonniers.

⁽¹⁾ *Léon Hussart et Robert Mirault, officiers de renseignement du colonel Chomel, brigade Charles Martel.*